



Sandrine Alexandre

24 heures

de la vie de

SOCRATE

puf

24 heures de la vie de Socrate

Sandrine Alexandre

24 heures de la vie
de Socrate



DANS LA MÊME SÉRIE

- Emmanuel Droit, *24 heures de la vie en RDA*, 2020
Régis Burnet, *24 heures de la vie de Jésus*, 2021
Dimitri Tilloi d'Ambrosi, *24 heures de la vie sous Néron*,
2022
David Michon, *24 heures de la vie d'un restaurant*, 2022

ISBN 978-2-13-084825-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2023, janvier

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Les dialogues de Platon sont cités dans les traductions les plus récentes des éditions GF-Flammarion. Pour les *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce, sauf précision contraire, on suit le texte traduit sous la direction de Richard Goulet, édité par Le Livre de poche en 1999. Pour les œuvres de Xénophon, ainsi que pour les autres œuvres antiques, on s'est référé, sauf mention contraire, aux traductions les plus récentes éditées par les Belles Lettres.

*L'altérité du passé exige de nous que nous
repensions tous les aspects de la vie de l'Anti-
quité sous l'angle de la quotidienneté.*

Oswald Murray

Ce matin-là le coq chanta moins fort, un quart de ton plus haut, et nettement plus faux, le lait des chèvres tourna dans les seaux et les feuilles des oliviers séculaires se racornirent. Comme sous l'effet d'une sécheresse peu ordinaire. Quant aux cigales, pas le moindre frémissement d'élytre à trois stades à la ronde.

Du moins est-il vraisemblable qu'il en fut ainsi.

La trière en l'honneur d'Apollon revenait enfin de Délos. La Cité n'était plus soumise à l'impératif de pureté qu'imposait la procession soumise aux vents, aux courants et autres aléas avec lesquels les dieux se plaisaient à jouer. On allait pouvoir exécuter les condamnés. C'était au début de la quatre-vingt-quinzième olympiade.

*

Socrate condamné à mort dans sa propre Cité est, à l'égal du Christ ou de Gandhi, l'une des figures tutélaires au panthéon de l'humanité. Ces figures renvoient à une forme de « sagesse » et ils font également figure d'exception dans leur époque. Ils inaugurent une rupture qui leur coûte la vie mais qui les promet néanmoins à une postérité sans égale. Pour autant, contrairement au Christ ou à Gandhi qui proposent d'instaurer un autre ordre, Socrate ne semble pas avoir quoi que ce soit à proposer. Il estime ne rien savoir. Sauf dans les choses de l'amour. Il n'élabore pas de système métaphysique ou religieux.

Il ne développe aucun programme politique ou pédagogique. Amant de la sagesse, il se dit en quête d'une vérité accessible à la raison. Il inaugurerait une nouvelle ère de la pensée consacrée à la formulation de problèmes plutôt qu'à la défense et illustration d'une vision du monde. Aussi en a-t-on fait le « père de la philosophie » (*parens philosophiae*) pour reprendre une expression que l'on doit à Cicéron et qu'il emploie par deux fois dans un texte qu'il consacre à la nature des dieux et dans un traité sur les biens et les maux. Mais de quelle philosophie est-il le père ?

Dire qu'il fut le premier à s'intéresser exclusivement aux affaires humaines et à la conduite de la vie, se détournant de l'étude de la nature chère à ses prédécesseurs qui furent peut-être aussi ses maîtres, ne suffit pas. La vie et les propos de Socrate – tels qu'ils sont notamment rapportés dans les comédies d'Aristophane, dans les œuvres de ses disciples Platon et Xénophon, puisque Socrate lui-même n'a rien écrit, chez Aristote, dans les *Entretiens* du stoïcien Épictète

ou dans les portraits du doxographe Diogène Laërce bien des siècles après – sont en dialogue permanent avec les institutions. Si l'on s'en tient au contenu des thèses énoncées, notamment par Platon, Socrate peut bien apparaître comme un « sage » prônant une vie réglée, fondée sur la modération et la tempérance. Le portrait qu'en dresse Xénophon confirme d'ailleurs cet aspect. Si l'on s'en tient à l'image du taon ou du poisson torpille¹, une raie dirions-nous aujourd'hui, Socrate peut bien apparaître comme un moraliste en colère contre son temps et contre ses concitoyens qui se comportent si mal avec eux-mêmes et avec les autres, faute de pouvoir distinguer savoir et croyance, faute de parvenir à déterminer ce qui compte vraiment.

Mais tout cela prend une autre dimension si l'on articule les thèses défendues ou la démarche menée avec les institutions en vigueur, autrement dit si l'on comprend les thèses et la démarche de Socrate dans le contexte de l'Athènes classique². Socrate ne dit pas – pas seulement en tout cas – que les institutions dysfonctionnent et il ne dit pas qu'il faudrait faire autrement ni comment il faudrait s'y prendre. C'est

1. Ces images apparaissent respectivement dans l'*Apologie de Socrate* et dans le *Ménon* de Platon.

2. Sur les institutions athéniennes, Claude Mossé, *Au nom de la loi. Justice et politique à Athènes à l'époque classique*, Paris, Payot, 2010 ; Mogens H. Hansen, *La Démocratie athénienne à l'époque de Démosthène : structure, principe et idéologie*, [1991], trad. fr. S. Bardet et P. Gauthier, Paris, Les Belles Lettres, 1993 ; Michel Humbert, David Kremer, *Histoire des institutions politiques et sociales de l'Antiquité*, Paris, Dalloz, 2017, 12^e éd. Sur la vie quotidienne, Robert Flacelière, *La Vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, Hachette, 1971.

lui-même qui apparaît dysfonctionnel. Son comportement aussi bien que ses propos sont en porte-à-faux par rapport aux institutions au sens le plus large que l'on voudra bien donner à ce terme : non seulement les instances qui assurent le fonctionnement démocratique de l'Athènes classique, en l'occurrence l'Assemblée (*Ekklesia*), le Conseil (*Boulè*) et le tribunal du peuple (*Hèliaia*), mais également l'ensemble des codes et des représentations qui structurent la société.

Il est nécessaire de lire les thèses qu'énonce Socrate aussi bien que sa démarche auprès de ses concitoyens en fonction des institutions de son temps. C'est une telle articulation qui donne à ces thèses et à cette démarche une portée inédite. Les thèses apparaissent dissonantes quand on les lit à l'aune des normes en vigueur. Ce n'est pas une façon de penser ! La démarche qui le conduit à s'entretenir avec tout un chacun en quelque lieu qu'il se trouve, cette manie d'examiner ce que ses interlocuteurs tiennent pour acquis, sur la beauté, sur la justice, sur la vertu par exemple n'a de portée critique qu'en fonction de ces mêmes normes. Ce n'est pas une façon de se conduire !

La vie de Socrate pourrait, de façon plus générale, être reformulée en termes d'écart. Cet écart révèle le fonctionnement des institutions, des normes et des rapports de pouvoir de son temps, ainsi que leur dimension contraignante, le point aveugle qu'on ne saurait tenter de réfléchir sans y laisser sa vie. L'accusation à l'encontre de Socrate et le verdict du procès en témoignent. Si Socrate est le père de la philosophie, c'est bien d'une forme de philosophie critique et c'est d'abord et avant tout dans sa vie

quotidienne, telle que nous la rapportent les différents témoignages, que cela se manifeste. Socrate inventerait une certaine manière de concevoir et de pratiquer la philosophie que l'on retrouvera, très paradoxalement, dans la critique nietzschéenne, dans la théorie critique allemande, dans la sociologie critique, ou encore chez Michel Foucault quand il assigne à la philosophie la tâche d'établir un diagnostic critique de son actualité¹ – Foucault qui s'intéresse précisément à la figure de Socrate dans son dernier cours au Collège de France.

Il n'est évidemment pas question de dire que Socrate théorise ou « anticipe » les prémisses de la théorie critique. Cela n'aurait aucun sens. En revanche, la vie de Socrate, via des actes, des comportements, des énoncés, pourrait ou aurait pu assumer pour son temps, une portée similaire au rôle que s'assignent depuis le xx^e siècle les théories critiques. Dans cette perspective, ce ne sont donc pas tant les thèses de Socrate qui comptent ni même sa démarche à l'égard de ses concitoyens que le sens que prennent ces thèses et cette démarche dans le contexte où elles se manifestent et qu'exemplifie la vie même de Socrate au fil de ces anecdotes significatives que Gilles Deleuze appelle quelque part, à la suite de Nietzsche, des aphorismes de vie.

Socrate, par exemple, ne cesse d'arriver en retard. Sa pratique de la philosophie à un âge mûr, sa propension à parler de chaussures et de cordonniers aussi bien que de poil ou de crasse lui attirent les moqueries de

1. Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? » [1984], dans *Dits et écrits. 1954-1988* [1994], Paris, Gallimard, 2001, vol. II, 339, p. 1381-1397.

ses détracteurs. Il se revendique de modèles féminins, en porte-à-faux avec l'exemplarité presque exclusivement masculine qui sied à son temps, et il n'a pas de problème à se laisser courtiser par le jeune Alcibiade pour s'en déclarer amoureux quand celui-ci entre dans l'âge adulte. À rebours donc des codes de l'institution pédérastique qui inscrit et régule les modalités du rapport érotique entre citoyens dans un contexte d'éducation, de transmission et d'intronisation. Socrate affirme également ne pas savoir mener une procédure de vote et, lors de son procès, il refuse d'adopter les méthodes de défense en usage. Il soutient une conception du juste qui le met dans l'incapacité de se défendre quand on l'attaque ou de faire du bien à ses amis, aux antipodes de l'idée que l'on se faisait alors de la vertu de justice.

Socrate dit et fait des choses qui le rendent complètement loufoque aux yeux de ses concitoyens. Et la question de l'écart ou de la bizarrerie apparaît à plusieurs reprises dans les témoignages, notamment sous la forme de l'« atopie »¹, celle-ci révélant les normes en vigueur et leur dimension contraignante. Sans doute faudra-t-il aussi accorder une place de choix au physique de Socrate. On aurait dû se méfier d'un homme si laid dans un univers associé – fût-ce dans l'imaginaire, mais peut-on vraiment en sortir ? – à la beauté, à la plastique des corps confiés aux soins du pédotribe ou aux instruments de Phidias.

Ce texte n'a pas l'ambition, au demeurant illusoire, de proposer un portrait exhaustif de Socrate. Il

1. Sur le rôle structurant de l'atopie, on voudra bien se reporter à la conclusion du présent ouvrage.

s'agit d'une version partielle et partielle semblable en cela aux illustres écrits qui ont contribué à façonner la figure aux mille visages – aux milles masques ? – du *personnage* que Socrate est devenu, rendant non pertinente la « question socratique » qui consistait à démêler ce qui, des écrits sur Socrate, aurait pu permettre de dresser le portrait notamment intellectuel mais aussi biographique du Socrate historique¹. Il y a autant de portraits de Socrate que de portraitistes, sans que l'on puisse proposer une synthèse de ces versions parfois rigoureusement incompatibles entre elles, voire difficilement compatibles avec les événements indubitables que sont le procès puis la condamnation à mort, la visée apologétique de certains portraits rendant finalement assez peu crédibles les accusations aussi bien que la décision des juges – à moins que ce ne soit l'inverse. Il faut relire Socrate du point de vue des institutions et des personnages qui les incarnent. De même qu'il faudrait relire Narcisse du point de vue de la rivière.

Ce livre est un récit du phénomène Socrate du point de vue des institutions et de leurs acteurs puisqu'en cette démocratie qu'était alors redevenue Athènes, fût-elle à l'agonie après la défaite contre Sparte en 404 et malgré l'épisode oligarchique qui s'ensuivit, chacun des amis, des disciples ou des interlocuteurs de Socrate, réel ou fictif, était impliqué – pour le meilleur

1. Sur ce point, Louis-André Dorion, *Socrate*, Paris, Puf, 2004, p. 17 : « On appelle "question socratique" le problème historique et méthodologique auquel sont confrontés, et que tentent de résoudre, les historiens qui s'emploient à reconstruire la doctrine philosophique du Socrate historique. »

et pour le pire – dans la machine démocratique. Ce texte, comme une seconde navigation, n’invente pas plus – ni moins... – que ce que l’on appelle les *logoi sokratikoi*, ces « discours socratiques » qui racontent la geste du vieux bonhomme¹.

On se propose de relire la vie de Socrate dans le rapport décalé et déconcertant qu’il entretient avec les institutions, au prisme de sa dernière journée, celle qui s’achève par un toast à la ciguë entouré de ses amis. Une sorte de banquet très spécial où Socrate serait le seul à boire, sous l’égide d’un symposiarque lui aussi très spécial en la personne d’un gardien de prison préposé par la Cité. Socrate avait alors aux alentours de 70 ans. Qu’est-ce que cette dernière journée condense et cristallise, comme une miniature ou comme un miroir – parfois déformant, parfois menteur – de sa vie ? En quoi permet-elle d’apprécier un certain nombre de déplacements, de concordances, de liens entre sa vie domestique et sa vie intellectuelle qui sont encore des manières d’aborder la question du rapport aux institutions dont est constitué le quotidien d’un être aussi résolument social que l’est non seulement l’être humain, mais plus encore l’homme grec de l’Athènes classique ?

Représentée bien des siècles plus tard par Jacques-Louis David, la scène est d’abord exposée dans le

1. Ce texte n’a pas donc pas vocation à être comparé en quelque façon aux ouvrages de Francis Wolff (*Socrate*, Paris, Puf, 1985), de Louis-André Dorion (*Socrate*, Paris, Puf, 2004) ou de Paulin Ismard (*L’Événement Socrate*, Seuil, 2011) auxquels nous devons beaucoup.

Phédon de Platon. C'est là le seul témoignage dont nous disposons sur le dernier jour de ce condamné peu ordinaire – en tout cas moins ordinaire que d'autres. La petite troupe est pourtant nombreuse auprès de Socrate dont certains auraient pu donner un récit de première main. Mais non, rien de ce genre qui nous soit parvenu. Les plus fidèles étaient là. Du moins ceux qui étaient encore vivants. Outre Phédon, qui sera le narrateur exclusif, on compte l'inconsolable Apollodore et Antisthène, celui-là même qui impulsa le courant cynique¹, beaucoup moins disert ce jour-là qu'à l'accoutumée, le fidèle Criton et son fils Critobule. Plusieurs autres encore, Athéniens ou étrangers, Simmias et Cébès notamment, venus de Thèbes.

Sauf Platon, malade ce jour-là mais à qui l'on doit malgré tout le récit détaillé de cette dernière journée. L'auteur se fait excuser par l'un de ses personnages : « Platon, je crois, était malade », fait-il dire en effet à Phédon. Le motif ne semble pas très clair. Et l'on est en droit de douter qu'un rhume, un dérangement gastrique ou une migraine aient été des raisons suffisantes pour manquer de tels adieux. Le grec est plus précis : Platon aurait souffert d'*asthenèma*, de faiblesse. En gros, il n'aurait pas eu la force de cet ultime adieu. Beaucoup de gens avouent ne pas être très doués pour les adieux. Platon semble avoir été de ceux-là.

1. Courant de pensée fondé par Antisthène, disciple de Socrate, qui prône un mode de vie fondé sur nature et qui se traduit concrètement par une radicale indépendance et un refus des conventions, afin d'atteindre l'indépendance (*autarkeia*).

Tout ce que l'on sait sur le dernier jour de Socrate semble donc se fonder sur le témoignage d'un absent qui ne précise jamais comment lui-même a eu connaissance du récit qu'il attribue à Phédon. À moins que cela ne participe d'une stratégie d'écrivain. Absent de la scène qu'il représente, Platon procède à l'inverse de Velasquez qui s'introduit au milieu des fillettes pour réaliser le portrait d'un roi dont nous occupons en réalité la place. Malgré le furtif *cameo* de l'*Apologie*, Platon dissocie et sépare le peintre de ses portraits, l'écrivain qu'il est des personnages qu'il met en scène et dont il prétend rapporter les propos. Il n'est pas exagéré de dire que la séparation est ontologique. Le mot n'est pas trop fort quand il s'agit de Platon¹. Celui-ci se place plutôt derrière nous, lecteurs ou auditeurs, comme le faisceau lumineux dans une projection privée, nous donnant à voir tout un petit théâtre de personnages qui semblent bouger tout seuls. Comme si les choses s'étaient vraiment passées ainsi.

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, mais qu'on ne s'en détourne pas non plus sous ce prétexte. Comme toute représentation, la scène est reconstruite², sans

1. Platon développe une conception du réel qui admet différents niveaux, distinguant notamment le réel empirique du domaine des Formes dont ce réel empirique participerait. Le type de réalité propre à l'image, en l'occurrence la création littéraire, se distingue également – et c'est cela qui nous intéresse ici – du type de réalité propre à la situation dans laquelle évolue l'écrivain et dans laquelle existent et vivent les sujets qui l'inspirent et qui sont représentés dans l'œuvre.

2. Platon est en effet un témoin parmi d'autres de la geste socratique et de ses discours et l'on ne saurait les considérer comme une retranscription exacte du discours de Socrate. Selon Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, III, 35, Socrate lui-même se

que cela affecte cependant sa « vérité » en un sens que n'aurait certes pas forcément admis Platon lui-même. C'est la vérité de la poétique, celle que son élève Aristote se chargera d'élaborer¹. La représentation que nous propose Platon est tout à la fois vraisemblable et elle donne à penser, au moins autant que les inscriptions ou les graffitis – sur les murs de la Cité, sur les tessons de céramique servant d'*ostraka*, ces jetons de vote retrouvés en nombre sur l'Agora et qui permettaient de voter l'exclusion d'un Athénien pour un temps hors de la Cité – qui ont pourtant besoin de toute la perspicacité de l'épigraphiste pour reprendre quelque semblant de vie. Platon nous donne déjà, et plus qu'un autre, la sensibilité d'une époque. Il nous propose un regard sur son époque et ce regard est ébloui par un homme : Socrate.

serait exclamé à la lecture de l'un des textes où il était mis en scène : « Que faussetés dit sur moi ce jeune homme ». Et Diogène Laërce de renchérir : « De fait, Platon a consigné par écrit un nombre non négligeable de choses que Socrate n'a pas dites », trad. fr. M. Narcy.

1. Dans la *Poétique*, Aristote considère que la poésie, la fiction, différente en cela de l'Histoire, doit tendre au vraisemblable.

24 heures de la vie de Socrate

Une journée d'entretiens	
Digression sur la politique.....	71
La mort aux troussees.....	71
Une certaine tiédeur démocratique	77
Politique du taon dans un pré de vaches	82
L'art d'avoir toujours le dernier mot.....	89
Un bain fort tardif	
Digression sur le beau.....	97
Portrait de Socrate en chat.....	98
Un satyre égaré dans la Cité des belles apparences...	99
La laideur ravissante.....	105
D'une beauté à l'autre	110
Les derniers adieux, quand le soleil décline	
Digression sur l'à-propos.....	121
Socrate à contretemps.....	121
Le contretemps de la pensée.....	131
Le prix du loisir.....	137
La dernière coupe, juste avant la nuit	
Digression sur la religion et la piété	143
<i>Conium maculatum</i>	143
Un contexte particulier	147
Un homme si pieux	151
La piété sans la mesure	160

Table

Atopie socratique	
Ou l'art du déplacement ironique	171
L'étrange étranger.....	172
Le grand chambardement des institutions.....	177
La pharmacie de Socrate	181
État critique.....	183
ÉPILOGUE. 399/2012.....	189